



DEAD MAN

De Jim Jarmush

Avec Johnny Depp, Gary Farmer, Lance Henriksen...

Allemagne/Japon/Etats unis – 3 janvier 1996 – 2h1

SEMAINE WESTERN

28 mars au 2 avril 2019

Mardi 02 avril à 20h

Séance Unique

***Dead man*, un voyage mélancolique et burlesque du réalisme vers le mythologique, une fuite de la civilisation occidentale.**

Dans *Permanent vacation*, le premier film de Jim Jarmusch, on voyait un type zoner dans un New York désert, en passe d'être rendu à la végétation. A la fin, il quittait la ville sur un paquebot dont la destination ne pouvait être que l'Europe. Dans ce film, plus minéral que minimal, Jarmusch filmait la calcification d'un monde qui a poussé trop vite pour pouvoir bien vieillir et faisait semblant de croire que l'Europe, parce qu'elle paraissait avoir toujours été vieille, pourrait être son refuge. Mais l'illusion fut de courte durée et dès *Stranger than paradise* l'équivalence entre l'Europe et l'Amérique fut établie. Les films parfaitement neurasthéniques qui suivirent, où végétaient dans un présent perpétuel des personnages indolents, confirmèrent cette désillusion. Ainsi *Night on earth* où Jarmusch filmait la Terre tel un village global bitumé et désolé, secoué au maximum par des hoquets de rire nerveux. Mélancoliques, ses personnages apparaissaient comme dépossédés d'un lien au monde et contraints, sans douleur mais sans joie non plus, à habiter des limbes plus "étranges que le paradis". Et c'est précisément cette perte, qui ne s'exprime pas par un regret définissable mais par un sentiment confus de désincarnation, que *Dead man* scrute - à défaut d'explicitier. Ainsi le héros du film, William Blake (Johnny Depp) est-il, comme tous les personnages jarmuschiens, un intrus dans un monde où il ne trouve pas sa place. Dans son premier voyage, qui le mène vers l'Ouest, il expérimente la sauvagerie de l'homme blanc affranchi des lois (« *stupid jucking white man* », comme il est souvent répété), se fait tirer dessus, pour fuir enfin ce qu'il nomme l'enfer ; il entame alors un deuxième voyage, traversée du purgatoire, en compagnie d'un Indien-passeur nommé Nobody. Au terme du périple, naturellement, se trouve le paradis. Une lecture occidentale (judéo-chrétienne) ne conviendrait pourtant pas au film tant il est, au contraire, nourri d'animisme et beaucoup plus proche à ce titre des conceptions des Indiens que de celles des Blancs. Il faudra bien reconnaître néanmoins que la figure de Blake connaît une évolution assez nettement biblique, se métamorphosant en une sorte d'ange exterminateur : diaphane, très calme avec sa balle près du cœur, indifférent à la douleur et invulnérable soudainement, il semble enfin en harmonie avec le monde qui l'entouré. Daté et localisé (1850, Etats-Unis), *Dead man* est l'histoire d'une progression - ou bien d'une régression - dans un espace et un temps qui ne tiennent ni de la carte ni du calendrier. Le film d'une échappée imposée par un refus et un dégoût de la civilisation blanche et par une nostalgie de l'Amérique précolonisée. De la vision hyperréaliste du début (la ville de Machine comme un véritable cloaque, les faces de dégénérés des pionniers...), le film s'enrichit progressivement d'autres tonalités - absurde, burlesque, contemplative-pour finir complètement hébété. Multipliant les registres sans quitter l'épure du rythme, Jarmusch fait insensiblement basculer son film du réalisme vers le mythologique. Le long pré-générique qui impose avec insistance au spectateur le rythme de la locomotive n'est pas un maniérisme mais le passage obligé pour pénétrer dans le film, s'habituer à son pouls de plus en plus lent, ample et organique. C'est par ce tempo et par l'étrange consistance qu'il confère aux images de la nature que *Dead man* peut évoquer par moments *La forêt interdite* de Nicholas Ray ou *La Nuit du chasseur*. Western par nécessité plus que par choix, *Dead man*, film merveilleux, n'a rien du revival ou du pastiche. Le génie y est simplement le lieu propice à ce voyagea rebours qui n'est ni pessimiste ni mortifère - on rit beaucoup en le voyant - mais l'aspiration à un ailleurs ou les inadaptés pourraient trouver asile. Ainsi, *Dead man* éclaire a posteriori l'œuvre antérieure de Jarmusch et fournit une explication de la tristesse de ses personnages : ils voulaient être indiens. www.lesinrocks.com **Dominique Marchais 30 novembre 1994**

BoysThe Hunt is On

Un voyage circulaire sans queue ni tête, à la fois opaque et étrangement charnel. Un voyage mystique et intense, à rebours des conventions du western, tournant le dos à un héroïsme sécurisant. Désarticulée, l'odyssée de William "Bill" Blake ne donne jamais l'impression d'aboutir. Le comptable ignorant de Cleveland est d'entrée un personnage inexistant, terrassé par de grands méchants loups aux cœurs vérolés. Les maux et les imbroglios s'enchevêtrent; **Dead Man** réverbère un maelström d'hallucinations et d'effets secondaires. Les violentes chasses à l'homme broient les icônes et réduisent au silence les prières inquiètes. Les desseins contraires se cognent les uns aux autres. Au cœur de la tourmente, un guide satisfait fredonne les vers d'un prophète. William Blake survit. Mais pour combien de temps? Son identité est double (fonctionnaire esquinté ou poète des armes à feu?), sa vision embuée (les lunettes disparaissent). Son cerveau assailli par le doute résiste à l'envie irrépressible d'abandonner la terre ferme... L'élévation spirituelle de Blake rime avec un authentique crescendo formel, des rails horizontaux de la locomotive aux troncs d'arbre séculaires. C'est toute l'Amérique, brutale et impulsive, qu'observe Jim Jarmusch dans une fable sur l'effondrement, un retour à une campagne primitive, où se cramponne une poignée de brigands. Machine Town, désigné comme la succursale de l'enfer, célèbre une ère industrielle rongée par le vice. L'artère principale qui s'ouvre devant William Blake fait souffler un vent de panique. Petit prince immaculé, engoncé dans un costume trop raide, l'étranger prend vite conscience de sa vanité. (...) Or **Dead Man** est précisément un film sans histoire, sans bravoure, sans vengeance ni morale. Jim Jarmusch retourne l'Ouest américain, comme il tâte les entrailles d'un cadavre. Le mythe de la renaissance est éclipsé par une agonie existentielle.(...) Anti-héros flasque et transparent, Blake titube d'un cheval à un canoë. Les trois tueurs dépêchés par Dickinson disparaissent aussi rapidement qu'ils sont apparus, sans ménagement.

Some are born for sweet Delight

Jim Jarmusch s'intéresse moins au western (dont il maltraite la belle dialectique), qu'aux fondations d'une culture véhémement. William Blake et Nobody piétinent un pays où prospèrent les armes à feu (Thel Russell le justifie par un laconique: "*on est en Amérique*"). Les trappeurs tirent sur les bisons comme ils s'exerceraient aux fléchettes, les rôdeurs dégainent leurs jouets métalliques pour ruiner toute diplomatie. La civilisation des Dickinson, Cole Wilson et autres Johnny Pickett, excelle dans l'infamie et se distingue par une absence notoire de civilité. Aride et gangrenée, l'amour est une impasse. Bill se laisse séduire par une ex-prostituée, la malheureuse dulcinée de Charlie Dickinson. Quand ce dernier les surprend, Blake s'enfuit tout penaud en grenouillère, en laissant deux macchabées dans son sillage. A peine caressé l'espoir d'une vie aisée, le pantin disloqué de **Dead Man** s'enfonce dans l'abîme. L'anarchie supplante la raison, les semblants d'intrigues se rétractent, les pieds nickelés balaient furieusement les cendres récalcitrantes. Affublé d'une coiffe et d'une robe défraîchies, Iggy Pop fait une apparition cocasse en sauvageon insolite. Jarmusch réunit deux tueurs et deux marshals aux patronymes malicieux: Wilson et Pickett, Lee et Marvin. **Dead Man** oscille entre un humour désespéré et un pragmatisme résigné. Les légions dispersées sont incapables d'entretenir la moindre conversation. La folie galopante est la seule réponse envisageable à un monde fossilisé. Apaisé par des rites surnaturels, Blake entrevoit un royaume secret. "*Je vois les poètes comme des visionnaires hors-la-loi*", confie Jim Jarmusch (*The Guardian*, novembre 1999).

(...) **Dead Man** met en lumière une autre héroïne: la musique, instinctive, lancinante, amplement majestueuse. Les improvisations de Neil Young respectent les silences et les entailles du montage. Face à la fuite du sens, le fractionnement du temps et l'éparpillement des rôles secondaires (Jim Jarmusch fait pour la première fois appel à une directrice de casting), les saturations d'une guitare traduisent avec

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ ** Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur

d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales

6,70€

(hors week-ends et jours
fériés)